

Lentement l'enchantement Festival de théâtre de rue de Shawinigan

Catherine Cyr

Number 118 (1), 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24601ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cyr, C. (2006). Lentement l'enchantement : Festival de théâtre de rue de Shawinigan. *Jeu*, (118), 136-142.

CATHERINE CYR

Lentement l'enchantement

Festival de théâtre de rue de Shawinigan

ARNOLPHE — La promenade est belle.
AGNÈS — Fort belle¹.

La pensée est mouvement, déplacement. Tracé qui se fait, défait, bifurque, s'élançe, se mêle aux perceptions sensibles, la réflexion se trame à même les ébranlements du corps, les mouvances de l'âme². La lecture des choses n'est jamais pétrifiée, assignable à un lieu fixe du saisissement du monde. C'est un parcours, une *promenade* belle ou non, un métissage des savoirs, des affects, des stigmates de la mémoire, des immanences de l'expérience. Comme l'écrit joliment François Laplantine, la pensée est « chorégraphie » plutôt que topographie³. Lorsque le corps est lui-même mis en marche, dans l'errance ou la déambulation à travers la ville, cette chorégraphie de la pensée habite une mouvance plus grande, qui l'enveloppe. Lentement, progressivement, c'est le bougé du corps qui, à même la pulsation des pas et les dérives du regard, conditionne son tracé intérieur.

Déjà, Rousseau l'avait compris, pour qui la rêverie n'aurait pu se déployer, et plus tard s'écrire, sans le mouvement, sans l'impulsion prolongée de la marche⁴. Après lui, et mus par des visées différentes, le flâneur baudelairien, puis benjaminien, de même que les dadaïstes, surréalistes et artistes marcheurs de tout acabit, ont exploré et rendu compte des multiples déclinaisons de cette expérience du déplacement. Aujourd'hui, à travers diverses pratiques artistiques éphémères fondées sur la déambulation urbaine, lesquelles connaissent actuellement un véritable foisonnement, c'est au spectateur, devenu « spectacteur », d'expérimenter ces formes d'une migration à la fois intérieure et extérieure, faite d'avancées, de retours en arrière, de stases, de

1. Molière, *l'École des femmes*, acte II, scène 5.

2. Comme le pose Jean-Luc Nancy, « les mouvements de l'âme sont de l'ordre de la pensée, c'est-à-dire du rapport à soi : un ego s'y rapporte à soi, sur le mode de sentir ou de concevoir, d'imaginer ou de vouloir. En un sens large et pour rester dans le lexique du *motum*, on pourra dire que ces mouvements sont des é-motions » (Jean-Luc Nancy, *58 Indices sur le corps et Extension de l'âme*, Montréal, Nota bene, 2004, p. 78).

3. François Laplantine, « Le métissage, un paradigme en construction : métissage, corps, chorégraphie et langage », dans *le Corps comme lieu de métissages*, sous la direction de Claude Fintz, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 219-242.

4. Pour s'imprégner de cette mouvance mise en mots, il suffit de feuilleter au hasard (autre forme de la déambulation !) l'une ou l'autre des « promenades » proposées par l'auteur dans les incontournables *Rêveries du promeneur solitaire*. En musardant un peu, on s'attardera particulièrement sur ces passages où les errances du corps se mêlent aux fluctuations des émotions, de la pensée, du souvenir.



dérives perplexes ou ravies. Aussi, s'inscrivant dans cette mouvance toute contemporaine, est-ce à une semblable expérience « chorégraphique » que *Ville corporelle*, l'installation-spectacle proposée cette année par le Festival de théâtre de rue de Shawinigan, conviait le badaud. M'abandonnant à la traversée de ce spectacle ambulatoire, marquée par les modulations du corps en marche et l'interpellation des sens, cette expérience fut surtout, pour moi, celle d'un parcours de la pensée. À travers l'exploration des tracés multiples mis en place par l'installation-spectacle, avec ses moments poétiques, chaotiques ou suspendus, intervallaires, s'est peu à peu tracé un déplacement dans ma lecture de l'événement. Un passage, inattendu.

Du doute à l'enchantement, récit – troué – de ce passage.



Les Conques Claquent au Festival de théâtre de rue de Shawinigan 2005. Photo: JJRD.

Des débuts en rose

Une explosion de couleurs. Sur la Cinquième Avenue, quelques éclaboussures de tôle, de chrome, d'acier. Greffées sur le bitume, immobiles, des voitures aux couleurs vives – jaune citron, vert pomme, rouge framboise, rose fuchsia – sont là qui attendent et qui annoncent, silencieuses, que quelque chose est sur le point de se produire. Imminence. Seuil. Fébrilité des commencements. Puis, longtemps, rien ne se passe. J'attends. J'observe les mouvements zigzagants de la foule, déjà grande. Soudain, près de moi, une voiture rose laisse échapper un nuage de fumée de la même couleur. Plus loin, il en va de même pour les autres voitures, bientôt prises d'assaut par une armée de tambourineurs, puis par les promeneurs qui constatent que chacune dissimule une caisse de résonance. Un brouhaha s'ensuit, lequel est accompagné par le martèlement des pas, le bruissement incessant des conversations. Arrivent ensuite les Conques Claquent, un ensemble musical à l'allure hirsute et aux instruments improbables, insolites. Toute la soirée durant, ils envelopperont le public avec

leurs paysages sonores entêtants, servant souvent de liant entre des performances qui, parfois, se feront attendre ou s'enchaîneront difficilement.

Enrobée de musique, j'erre, au hasard. Je suis un peu déroutée par l'absence d'itinéraire. L'horaire et la cartographie de l'événement sont gardés secrets. L'installation-spectacle, hors des moments de grand rassemblement, est porteuse d'une multitude de tracés possibles, de dérives singulières. Je me laisse donc porter par mes pas, reconnaissant dans le regard des autres spectateurs-promeneurs ma propre curiosité teintée d'appréhension. Mon propre désir de me laisser surprendre. Aussi, nimbées de ce désir, les réactions de la foule aux premières déambulations des « Gens de couleur » me paraissent-elles excessives, forcées, commandées par une attente de l'étonnement.



Ilotopie au Festival
de théâtre de rue
de Shawinigan 2005.
Photo : JJRD.

Pourtant, les membres d'Ilotopie – des artistes qui, joliment, disent « travailler dehors parce qu'à l'intérieur il fait froid⁵ » – ne font, pour l'heure, que déambuler dans la rue, qui à vélo, qui en patins, le corps (uniquement vêtu d'un string) enduit d'une peinture de la même couleur vive que celle des voitures échouées sur les trottoirs. Certes, ce déploiement de corps colorés a de quoi charmer, mais la banalité performative, le presque-rien du geste, atténuent rapidement l'éblouissement souhaité. C'est alors que surgit un doute. Poursuivant ma promenade, je m'interroge sur la pratique ambulatoire. La déambulation, par définition, est flânerie, musarderie, errance sans but précis. Or, ici, cette déambulation est tout entière tendue vers un horizon d'attente, celui de la surprise prévue, attendue. Je fais encore quelques pas. « Surprise prévue ». Il me semble voir là un paradoxe ou du moins quelque chose d'oxymorique, et qui agace. Un petit peu. J'avance encore. M'arrête. Décidément, ça m'agace ! Comment le surgissement de la « réalité augmentée⁶ », de l'étrange, du déroutant, de l'étonnant, de l'inattendu, peut-il être, en même temps, ce qui est précisément attendu ? Empêtrée dans cette réflexion, je reprends ma marche.

5. La compagnie française Ilotopie est un regroupement interdisciplinaire composé d'acteurs, de danseurs, de sculpteurs, de musiciens, de scénographes. Elle crée, depuis vingt-cinq ans, des spectacles et des installations à géométrie variable qui cherchent à bousculer le quotidien et à interroger l'espace public.

6. J'emprunte l'expression à Patrice Loubier qui l'emploie à propos des formes artistiques éphémères qui, fondées sur la rencontre, la convivialité, étonnent en proposant des « échappées provisoires » bricolées à même le réel (« Avoir lieu, disparaître. Sur quelques passages entre art et réalité », dans *les Commensaux*, sous la direction de Patrice Loubier et Anne-Marie Ninacs, Montréal, Centre des arts actuels, Skol, 2001).

Un étonnement balbutiant

Soudain, au balcon d'un édifice apparaît une jeune femme rose bonbon. C'est alors que malgré moi mes impressions bifurquent et que mon scepticisme s'effrite. Je comprends alors que ce qui enchante et surprend véritablement, ce sont ces petits moments fugaces où le public intervient, modifie, même imperceptiblement, le cours de l'action qui se déploie *in situ*. En effet, sur le balcon voisin apparaît bientôt un résident, qui s'installe avec caméra et trépied pour capter l'événement qui se déroule en bas, dans la rue. L'air de rien, la caméra vient et revient, furtivement, glisser sur le corps de la sculpture vivante, sous le regard amusé de la foule. Les commentaires vont bon train. Qui est cet homme ? Que filme-t-il au juste ? Où le conduira son petit manège ? Sur leurs balcons respectifs, la dame en rose et lui entament maintenant une conversation gesticulante. Comme une petite danse. Suivra plus tard une kyrielle de ces moments où, excédant le minutieusement chorégraphié, l'interaction avec les spectateurs installe un partage et crée, sous le signe de l'inattendu, la rencontre. Sans ce dialogue, fondé sur une poésie du rapport à l'autre, il ne pourrait y avoir une véritable intrusion de l'extraordinaire dans le quotidien. Je prends conscience que l'événement performatif n'est pas tant dans l'acte posé que dans la réciprocité, dans l'intangible des regards, des paroles, échangés au cœur d'une réalité en train de se construire⁷.

Ainsi, alors que le soleil consent enfin à se coucher, je me laisse peu à peu glisser dans une sorte de plaisir amusé. Celui d'écouter et d'observer ces échanges entre les performeurs – maintenant installés dans des carrés de sable d'où ils font surgir d'étranges « œuvres d'art à l'état mousseux⁸ » – et la foule agitée, réunie en cercle autour d'eux. Englués dans une substance mousseuse colorée, bientôt exubérante et débordante, les mutants bariolés d'Ilotopie distillent l'insolite et le rire, et, alors qu'ils reprennent leur marche, entraînent dans leur sillon plusieurs promeneurs qui les suivent, les interpellent, les touchent. Se forment alors dans la rue de multiples mouvements de foule, d'immenses vagues qui enflent, se fragmentent, se plient et se déplient, donnant au spectacle sa pulsation à la fois une et dispersée.

Entre le vide et le foisonnement chaotique

Bientôt, cependant, ce rythme fragile se brise. Les Ilotopiens disparaissent dans le soir tombé abruptement et la foule s'éparpille, se délite. S'installe alors une déroutante oscillation entre de longs moments intervallaires, passages à vide où rien ne se passe, et des périodes plus frénétiques où plusieurs manifestations prennent place en même temps. Se construisant entre la béance performative et le débordement, la promenade se fait maintenant laborieuse. Aussi, ma lecture de l'événement modifie-t-elle encore une fois sa trajectoire et opère, peu à peu, un repli vers le doute, vers l'impatience.

7. Selon Nicolas Bourriaud, cette réciprocité se trouve au cœur de toutes les formes de « l'art relationnel », lequel englobe les pratiques artistiques dont l'épicentre est la relation humaine et son contexte d'actualisation (*Esthétique relationnelle*, Dijon, Presse du réel, 2001).

8. Je détourne ici la formule célèbre d'Yves Michaud pour qui l'art actuel, fondé sur une perte de l'objet, ne produirait plus, bien souvent, que des œuvres intangibles, des « œuvres d'art à l'état gazeux ». Les pratiques performatives éphémères et hors les murs, de même que les diverses formes d'esthétique relationnelle participent, selon l'auteur, de cette « évaporation » de l'art (Yves Michaud, *l'Art à l'état gazeux. Essai sur le triomphe de l'esthétique*, Paris, Stock, 2003).

Malgré la présence des infatigables Conques Claquent, les périodes creuses me semblent interminables ! Également frustrants, les moments où tout arrive en quasi-simultanéité – spectacle de trapèze, démonstrations dans divers abris Tempo, projections cinématographiques sur les murs des édifices. Cette simultanéité aurait pu être intéressante s'il y avait eu dialogue, interférence, contamination ludique entre les diverses manifestations. Ce n'était, souvent, pas le cas. Aussi faudra-t-il attendre longtemps, très longtemps, jusqu'à la saisissante performance céleste de Transe Express, avant que ne réapparaisse, et que cette fois s'installe pour de bon, le plaisir, le ravissement.

Un « événement-ciel » enchanteur

Si les pratiques performatives hors les murs ont investi, au fil des ans, toutes sortes d'espaces, rares sont celles qui ont fait du ciel leur terrain de jeu. Aussi, se profilant sur un fond immense et étoilé, l'image de ce mobile aérien composé d'un groupe de tambourineurs et d'une frêle trapéziste, est-elle, d'emblée, étonnante. Suspendu et mû par une grue, le *Mobile-Homme* entame sa performance cadencée, faite de sifflements, de battements et de roulements de tambours, de mouvements sur trapèze, vertigineux. La foule est silencieuse. Les promeneurs ont cessé de se promener. Tous ont la tête renversée, les yeux tournés vers « l'événement-ciel⁹ ». Puis, la grue se met à bouger, et le mobile exécute une époustouflante chorégraphie céleste, se déplaçant au-dessus de nos têtes, variant le rythme et la hauteur des mouvements. Les tambourinements se font de plus en plus ensorcelants, de plus en plus forts, plongeant la foule dans une sorte de transe immobile, jusqu'à la finale où, tout en douceur, les performeurs retouchent terre, un à un. Le spectacle, emplissant un immense carré de ciel, amalgamant la virtuosité à un imaginaire proche de celui des personnages-jouets de l'enfance, est pour moi un pur délice. Un enchantement qui durera, longtemps. Qui a dit que le ciel était vide ?

Après cette performance, qui clôt officiellement la soirée, mon expérience aurait pu s'achever, mais elle prend plutôt un chemin de traverse. Entraînée par quelques autres déambulants, je me dirige vers une ruelle adjacente où quelques manifestations ont toujours lieu. Ici, la nuit est loin d'être terminée. Sur une scène faite de bric et de broc, envahie par un déferlement d'accessoires saugrenus (banderoles, babioles kitsch, fragments de *crazy carpet* suspendus dans les airs), Geneviève et Mathieu, inclassable duo musical, s'en donnent à cœur joie, livrant des compositions minimalistes et absurdes¹⁰. Entre deux interprétations – qui vont du fameux *Timili-Poulet* à une version iconoclaste de *Touch Me* de Samantha Fox –, les monologues autofictionnels de la chanteuse, teintés d'un zeste de délire, ponctuent le spectacle. À l'avant-scène, bondissant sur un trampoline ou s'éclaboussant dans une pataugeuse, un groupe

9. Transe Express décrit ainsi son mobile aérien. L'expression révèle à la fois la forme (l'événement, dans le sens de happening) et l'espace dans lequel il se déploie (le ciel). À ce jour, le *Mobile-Homme* a été présenté, avec quelques variantes, plus de 200 fois, partout à travers le monde. Forte de cette expérience, la compagnie interdisciplinaire, fondée en France en 1982, poursuit toujours plus avant son exploration de « l'Art céleste ». Sa création la plus récente, proche du mobile aérien, s'intitule *Maudits somnants*.

10. Sur cette même scène, et pendant les trois soirs que durera le Festival, se produiront d'autres groupes, notamment Call Me Poupée et les Abdigradationnistes.

Transe Express au Festival
de théâtre de rue de
Shawinigan 2005.
Photo: JJRD.



d'adolescents se mêle au spectacle, improvisant une chorégraphie, incitant les spectateurs à entrer dans la danse. Ici, alors que peu à peu le performatif tend à glisser tout simplement vers le festif, une délicate réciprocité se noue entre les acteurs et les spectateurs de l'événement.

Pour sa part, un peu à l'écart de la scène, le photographe Christian Leduc porte à son comble, façon coquine, la notion d'esthétique relationnelle en invitant les promeneurs à entrer dans une camionnette stationnée et à prendre part au Shawi Sutra. Prenant au pied de la lettre le thème du Festival – Ville corporelle –, l'artiste immortalise les promeneurs urbains qui, à des degrés divers du dévêtissement, reproduisent différentes positions du Kama Sutra. Après quelques instants de tergiversation, puis enhardi par l'esprit festif qui règne dans la ruelle et toujours sous le coup de l'ébahissement céleste, je me laisse convaincre de participer à la performance. Soudain, alors que je me dirige vers la camionnette, l'électricité est coupée. La ruelle est plongée dans l'obscurité. Pour moi, l'expérience du Shawi Sutra n'aura pas lieu. Dommage.

Rose toujours

Plus tard, alors que l'événement performatif s'est métamorphosé en grande fête, je remarque que la nuit continue de porter les traces d'un réenchantement du quotidien, de la ville. Des promeneurs reviennent vers les carrés de sable et ramassent quelques morceaux de mousse colorée, maintenant durcie, qu'ils empochent. D'autres font de même avec les confettis qui jonchent la rue. Partout, des groupes hétérogènes, formés d'artistes, de participants, de résidents, se font et se défont, se dispersent. Plusieurs chantent, dansent. L'installation-spectacle est en veilleuse, mais sa folie continue de planer. Parfois, alors que subitement certains spectateurs s'improvisent performeurs, le spectaculaire resurgit fugacement, alors qu'on ne l'attendait plus. Ainsi, je garderai longtemps l'image de cette spectatrice qui, évoquant une célèbre séquence de *la Dolce Vita*, s'est déchaussée pour danser au milieu d'une fontaine illuminée. Rapidement, les promeneurs se sont rassemblés tout autour d'elle, photographiant, applaudissant. La scène est éblouissante, presque trop belle. Temps suspendu, qui excède le festif et me garde, un instant encore, dans l'émerveillement d'une réalité augmentée.

Plus tard, beaucoup plus tard, alors que le soleil se lève timidement sur la ville, l'ordinaire reprend toutefois ses aises. Crûment, implacablement. Ainsi, alors que je reprends ma marche dans le sens contraire, mes pas fatigués me conduisent à travers des rues aux façades ternes, délavées. Je repasse devant la fontaine qui, bizarrement, me paraît maintenant beaucoup moins jolie, moins fellinienne que tout à l'heure. Seul le ciel demeure complice de la folle nuit passée. En effet, la fumée crachée par les cheminées industrielles se mêle aux lueurs de l'aube pour créer d'étonnants nuages roses ! Le paysage est saisissant et crée, en moi, un écho avec le tout début de la soirée, marqué par l'apparition de semblables volutes de fumée rose. Je souris. Tout en continuant de marcher, je réfléchis à cet autre parcours, intérieur, qui d'oscillations en bifurcations de la pensée, m'a peu à peu conduite du doute à l'enchantement. Bien sûr, ce doute ne s'est pas complètement dissipé. L'expérience ne s'est pas révélée imparfaitible. J'aurais sans doute aimé rencontrer, au fil de ma déambulation, quelques-unes de ces propositions artistiques plus pointues, présentes lors des dernières éditions du Festival. J'aurais aimé, aussi, qu'une plus grande place soit laissée au théâtral et que l'architecture spatiale et rythmique du spectacle ambulatoire soit plus solide. Cependant, il me semble que les buts de ce type d'événement – créer la rencontre, susciter l'émerveillement partagé¹¹ – ont, ici, été atteints. Largement. Aussi, malgré ses lacunes, ses inégalités, ses dérives, et peut-être même à travers ces quelques fragilités, m'est-il possible d'affirmer, enfin, en y revenant aujourd'hui en pensée, que la promenade était belle. Fort belle. ¶

11. Un regard synthétique sur ces pratiques et leurs objectifs est proposé, notamment, par Paul Ardenne (*Un art contextuel*, Paris, Flammarion, 2002). Pour un aperçu des visées spécifiques du Festival de théâtre de rue de Shawinigan, lire l'entretien accordé à Marie-Andrée Brault par Philippe Gauthier, directeur artistique et metteur en espace de l'événement (« Un théâtre nommé Shawinigan », *Jeu* 115, 2005.2, p. 108-112).